

Timecode 00:00 - 03:26

La problématique corse

La radio continue à diffuser ses vieilles mélodies, des chants folkloriques corses, composés et interprétés il y a 25 ans, et qui l'ont fait connaître.

Jean-Paul Poletti : « *Je n'ai pas changé. Bon, maintenant, les excès, je les ai toujours condamnés, je n'en veux pas. Mais ce qui m'inquiète, c'est qu'il y a de moins en moins de bergers, et de plus en plus de feux.* »

Jean-Paul Poletti nous emmène en voyage sur l'Ile de Beauté, depuis la Balagne dans le nord jusqu'à Bonifacio à la pointe du sud. Initialement, c'est une tournée musicale, qui devient vite un voyage à destination des points chauds de l'île, au sens propre du terme.

« Celui qui approche la Corse de trop près va s'y brûler les ailes ; et celui qui ne respecte pas cette recommandation va finir dans un bain de sang. » Nostradamus ne s'y est pas trompé, contrairement à son habitude. La France, si elle ne s'y est pas brûlé les ailes, s'est sérieusement brûlé les doigts.

Depuis toujours les éternels reproches fusent de part et d'autre, sitôt que le maquis est en flammes : pour les Français, ce sont les bergers corses qui mettent le feu afin d'obtenir de nouvelles pâtures pour leurs troupeaux ; pour les Corses, ce sont les spéculateurs immobiliers du continent qui veulent rafler des terrains pour construire des complexes hôteliers.

Les canadiens venus en renfort depuis Marseille et Nice volent sans cesse au secours des forêts incendiées. A quelques collines de là, Jean-Paul Poletti entame sa tournée de concerts dans l'église de Corbara. C'est grâce à Jean-Paul Poletti que ces ballades populaires n'ont pas disparu, car il les a retrouvées et offertes au public avec son groupe légendaire « Cantu u Populu Corso ».

Tout cela remonte à bien loin, mais l'impact en a été très fort.

Timecode 03:27 - 04:41

Les revendications pour l'autodétermination dans les années 70

Au milieu des années 70, de jeunes musiciens se mirent à chanter des chansons en langue corse et à contenu politique ; l'État les observait alors d'un œil méfiant, car ces ensembles musicaux défendaient autrement la sensibilité identitaire.

Les premières revendications pour l'autodétermination ont été étouffées par la France. Les élections n'étaient pas une réelle menace, vu que la Corse possède un caractère clanique que l'État a su exploiter à ses propres fins : Les chefs de clan furent promus par Paris au rang de puissants dignitaires, qui contrôlaient eux-mêmes les urnes, afin de vérifier que leurs partisans votaient bien pour le bon parti - à savoir le parti proche de l'État.

Au départ, les nationalistes ne purent se faire entendre qu'à coups d'attentats à la bombe. Ils voulaient protéger l'île des investisseurs et du tourisme de masse et les attentats étaient donc avant tout dirigés contre les structures hôtelières et les investisseurs étrangers. Les combattants clandestins de la première heure étaient entourés d'un voile de romantisme, mais cela devait changer.

Timecode 04:42 - 08:03

La lutte avec des mots

Marie à une allemande, Poletti est un vrai corse. On les reconnaît à leur manière de conduire : ils foncent façon kamikaze sur les routes côtières et dépassent même dans le virage le plus serré. Jean-Paul Poletti cherche à nous expliquer ce qui provoque une telle insatisfaction chez ses compatriotes et lui-même.

Jean-Paul Poletti : « Je suis favorable à une autonomie, même à une très large autonomie interne. Je pense que l'État français est beaucoup trop jacobin, et il ne faut pas en venir aux forces, c'est une certitude ; ils ont essayé tous les systèmes, et aucun n'a marché ; les Corses sont adultes, ils savent très bien ce qu'ils ont à faire et ils n'ont pas besoin de l'État à certains niveaux. Je ne pense pas que l'indépendance résoudrait les problèmes ... l'autonomie interne, oui. Nous sommes à l'heure de l'Europe. L'Europe est indispensable. »

Pour Jean-Claude c'est par là; pour monter chez Jean-Claude Rogliano, c'est après le pont... Jean-Claude Rogliano, un ami de longue date, habite à la Castagniccia, une région montagneuse, recouverte d'épaisses forêts de châtaigniers.

Seuls quelques petits vieux habitent ces villages isolés. Quasiment déserts en hiver, les villages se réveillent en été de leur long sommeil.

Comme chaque été, Jean-Claude Rogliano est sur son chantier. Il a déjà racheté et restauré tout un ensemble de maisons en ruine dans son village natal de Carchetu, et au fil des ans, il les a

transformées en appartements de villégiature; même la piscine a été construite de ses propres mains. C'est une manière de conserver l'héritage corse, de le maintenir en vie.

Jean-Claude Rogliano : « Les Corses ne veulent pas tous la même chose. Ça va d'un statu quo pour ceux qui ne sont pas encore décidés, pour ceux qui sont trop conditionnés par le pouvoir étatique. Ça peut passer par un certain régionalisme, par une autonomie plus ou moins prononcée, et pour certains aussi l'indépendance. C'est une minorité qui agit par réaction à un pouvoir destructeur, destructeur de notre culture, destructeur pour notre île, à travers la ceinture de béton dont on est en train d'entourer la Corse, par exemple. C'est une façon de lutter, chacun a sa manière, le combat : ça va du chant, du livre, et ça passe aussi par les bombes. »

Timecode 08:04 - 12:21

La lutte armée

Jean-Claude Rogliano lutte avec les mots. Il est écrivain et il nous emmène voir un ami à Nocario, un de ceux qui luttèrent avec les bombes.

Les villages comme Nocario vous donnent l'impression que la Corse est vraiment un parent pauvre de la France, sauf que les chiffres viennent contredire cette estimation lugubre : aucune autre région n'obtient autant d'argent de la France que la Corse. Le gouvernement cherche ainsi à racheter la paix, mais les fonds arrivent rarement là, où on en a le plus besoin.

Leon Alessandri est menuisier à Nocario. Il est le seul au village à avoir un travail régulier, ou plus exactement, le seul à payer régulièrement ses impôts. La réputation des corses est d'être particulièrement doués en matière de fraude fiscale - et carrément géniaux pour ce qui est de l'encaissement des subventions.

Leon Alessandri, lui, paye bravement ses impôts, mais ce n'est pas l'unique raison qui le rende exceptionnel. Autrefois, il était membre du FLNC, l'organe de libération aujourd'hui interdit. Il était même un de leurs chefs et a passé huit ans et demi en prison. Il a tué deux types de la mafia qui avaient assassiné son ami, et il l'assume.

Question : « *On vous a pris ?* »

Leon Alessandri : « Ah oui, j'ai été arrêté deux fois »

Question : « Deux fois ? Pour quels crimes ? »

Leon Alessandri : « La première fois c'était des attentats. Avec un commando, on a fait sauter la télévision d'ailleurs. Parce que c'était l'époque, où il n'y avait que deux télévisions en France. Il y

avait encore un contrôle très très fort de l'État. Il n'y avait pas de télévision régionale, il n'y avait pas d'émission en langue corse, ça dépendait totalement du gouvernement, et il y avait un contrôle très fort de la formation. C'était un camp de l'État, parce que c'était un relais hertzien de l'armée. C'était un attentat. Et puis après, la seconde fois, avec un commando, on a attaqué la prison d'Ajaccio. »

Question : « La prison d'Ajaccio ? Pour libérer quelqu'un ? »

Leon Alessandri : « On a libéré et en même temps on a exécuté deux personnes, qui avaient enlevé et torturé et fait disparaître un de nos militants. »

Question : « Et comment voyez-vous ces événements aujourd'hui ? »

Leon Alessandri : « Moi je crois qu'à l'époque c'était nécessaire, c'est évident. Sinon, il n'y aurait jamais eu d'avancée. »

Question : « Et vous croyez que vous avez avancé ? »

Leon Alessandri : « Oui, certainement. L'université est là. Il y'a quand même une assemblée régionale qui a été élue, il y'a un statut spécial pour la Corse, FR 3 est télévision régionale, on enseigne et on parle le corse aujourd'hui dans les écoles - il y a des tas de revendications portés par les nationalistes qui sont passés dans les mœurs. »

Question : « Et vous le referiez ? »

Leon Alessandri : « Il ne faut jamais dire ça. Je pense qu'il faut agir en fonction des situations. »

Leon Alessandri stocke ses meubles dans la vieille église de Nocario. Le cinquième commandement qui stipule « tu ne tueras point » ne lui pose aucun problème. Officiellement, la vendetta n'existe plus en Corse, mais dans certains cas, chez les Corses, la conscience du droit diffère encore considérablement de celle d'un citoyen d'Europe centrale.

Leon Alessandri : « Qu'une famille ne puisse pas enterrer un de ses membres, c'est quelque chose qui est beaucoup plus grave que de tuer, chez nous. Ça fait partie de nos traditions. On respecte les morts, un homme mort, on le respecte, on ne le fait pas disparaître. »

Timecode 12:22 - 15:03

L'attentat sur le préfet Claude Erignac et l'Affaire des Paillotes

Au fil des ans le mouvement autonomiste a pris de l'importance, tout en perdant son innocence. Les autonomistes manifestaient leur force au cours de conférences de presse nocturnes dans le maquis, et Paris assistait au spectacle. Le FLNC avait éclaté en plusieurs groupuscules, dont les membres s'entretenaient mutuellement. A force de rackets, d'exécutions par des tribunaux secrets et de menaces sur d'anciens membres, ils avaient perdu leur crédibilité auprès de la population. Le peuple leur assurait sa sympathie, tant que leurs bombes ne blessaient personne et n'étaient dirigées que sur des bâtiments officiels ou sur des structures hôtelières construites illégalement.

Le soir du 6 février 1998, le représentant français le plus haut placé, le préfet Claude Erignac, fut tué par une balle dans le dos. Les Corses étaient épouvantés.

Passante : « Le préfet ? C'est pas possible ça ! »

Suite à l'attentat, les gens se rassemblèrent pour la plus grande manifestation de toute leur histoire : 50 000 personnes, soit un cinquième de la population, réclamaient l'arrêt de la violence.

Jean-Claude Rogliano : « Ceci évidemment n'a pas été épargné par les bombes, Dieu merci. Maintenant il y a certainement comme dans tout mouvement de grande ampleur, il y a des dérives, et ceux-là ont fortement été aiguillés par l'État français. Mais si les Corses il y a trois ans se sont entretués, c'est à cause de l'ampleur qu'a pris ce mouvement, donc avec des gens qui sont pas aussi purs que les premiers nationalistes, et l'État a tout fait pour ça. Et nous en avons eu la preuve, dernièrement avec 'l'affaire des paillotes'. »

L'affaire des paillotes en 1999, changea radicalement l'atmosphère sur l'île. Un restaurant construit illégalement sur la plage fut incendié, et tout laissait à penser qu'il s'agissait d'un attentat des nationalistes. Plus tard on apprit que les auteurs de l'incendie criminel n'étaient autres que les gendarmes locaux. Ils avaient vraisemblablement agi sur ordre du préfet Bonnet, envoyé en Corse comme successeur du préfet assassiné, pour rétablir l'ordre et la loi. Bonnet fut arrêté et renvoyé à Paris. Il affirmait que le gouvernement Jospin était au courant de ses initiatives.

Le Premier ministre Jospin dut alors surmonter une grave crise gouvernementale. Les Corses avaient définitivement perdu leur confiance dans le gouvernement central à Paris. Les nationalistes en revanche regagnèrent d'anciennes sympathies.

Timecode 15:04 - 21:06

Le mouvement contre la violence

Entre temps, le ciel au-dessus de la Castagniccia s'est dégagé. Jean-Claude invite spontanément ses amis estivants et les villageois à faire la fête. Il a conservé dans l'état la petite placette, typique de la région de Castagniccia, pour y palabrer et faire la fête selon la tradition.

Et il nous dit avec l'élan idéaliste d'un jeune révolutionnaire qu'il s'agit d'un appât. Ses invités et nous-mêmes devons découvrir le vrai visage de la Corse.

Jean-Claude Rogliano : « Le piège, c'est finalement de découvrir une Corse qui n'est pas la Corse des tueurs du préfet, qui n'est pas la Corse des bouffons à touristes, qui est une Corse en quête de dignité, d'identité, de justice. »

Cette Corse qui est très mal connue, surtout par vos confrères français, qui sont peut-être moins intègres que vous, qui cherchent le sensationnel, qui ne font pas connaître cette réalité profonde qui est notre réalité.

La chanson, composée par Poletti est inspirée d'un roman de son ami Rogliano. Elle nous ramène à notre itinéraire de voyage.

L'île s'étend sur 183 kilomètres du nord au sud : Facile à parcourir, se dit-on, mais comme il n'y a pas d'autoroute en Corse, le trajet peut facilement vous rendre fou. Dans son village natal à Venaco, Jean-Paul Poletti croise une vieille connaissance : Pauline Sallembien.

Pauline et Jean-Paul se connaissent du temps, où ils ont lutté côte à côte pour une université corse, pour la sauvegarde de la langue corse, simplement pour le droit d'être corse. Pauline nous invite chez elle, au village de Piedicorte di Gaggio, tout près d'ici. Or nous connaissons déjà ce « tout près d'ici » : cette route en lacets s'étirant à l'infini ne se laisse raccourcir qu'avec le zoom de notre caméra.

À Piedicorte, les Sallembien possèdent la plus grande maison depuis des générations. Cet été, avec deux de ses petits enfants, Pauline est à l'avant-poste. D'ici quelques jours, quand la famille sera au complet, plus de 60 personnes viendront occuper la maison. Tout le monde habite en ville, mais l'été, on se retrouve ici.

Pauline Sallembien a plus d'une fois ébranlé l'ordre public. Elle a obtenu la décoration la plus haute que la France puisse distribuer - Chevalier et Officier de la Légion d'Honneur, mais en même temps, elle a été exclue du parti socialiste pour son opiniâtreté. En 1994, elle a fondé un mouvement de femmes, pour s'opposer à la violence en Corse.

Pauline Sallembien : « Quelques femmes, comme ça, une trentaine, ont dit : < Nous, on ne veut plus ça - et nous, on ne veut plus >. Parce que c'est comme aimer la mort. Nous voulons aimer la vie et nous le voulons, et les femmes sont les premières à dire : nous voulons aimer la vie. Ce n'est pas politique du tout, puisque dans le groupe de base, vous aviez des femmes qui avaient des liens avec le milieu nationaliste, il y avait des gens comme moi qui ont un passé de gauche - mais par contre, je tiens beaucoup à mon identité corse - il y avait des femmes dites de droite. Donc vous voyez, c'était pas ça qui avait soudé. Ce qui a soudé le groupe, c'était : Nous ne voulons pas

nous installer dans cette violence. Nous ne voulons pas être l'Irlande, nous ne voulons pas être le Liban. »

La presse traita les femmes « d'affreuses hystériques ». L'élite politique corse considéra leur engagement comme une ingérence scandaleuse, d'autant qu'elles protestaient contre toute forme de violence, peu importe d'où elle venait. Elles organisèrent une gigantesque marche de protestation après l'assassinat du préfet Erignac, mais les Français ne leur ouvrirent pas pour autant les bras.

Pauline Sallembien : « Et l'État français ne joue pas les institutions bien avec la France. Parce que si l'on va vous dire : Mais la Corse est pourrie, il n'y a que des scandales, il y a des assassinats non élucidés - mais c'est pas à la Corse, c'est à la justice d'élucider les assassinats - donc, il y a des assassinats non élucidés, il y a des malversations, il y a des détournement d'argent, il y a des escrocs... Enfin, et tous les Corses sont ça ? Mais enfin, quel État peut prétendre ça ? Alors, est-ce que vous croyez que c'est digne d'un État de dire ça ? Alors, troisième hypothèse, c'est que l'État français n'a aucun intérêt, ne cherche pas à comprendre ce qui se passe en Corse. Ça, voyez-vous, je le pense. »

Comme ces blessures sont profondes, comme elles se sentent incomprises !

Timecode 21:07 - 24:53

Jean-Paul Poletti, le musicien

« En Corse, tout est extrêmement difficile à comprendre » aurait dit Napoléon lui-même. En tant que corse, il devait savoir de quoi il parlait.

Nous arrivons à Sartène. L'écrivain français Prosper Mérimée la décrit comme la plus corse de toutes les villes corses. Et si « corse » dans son esprit signifiait étouffant et ténébreux, il n'avait sans doute pas tort.

Il y a plus de 15 ans, Jean-Paul Poletti s'est installé ici pour fonder une école de chant. Il a recruté parmi la population les solistes pour son Chœur d'Hommes de Sartène, en première ligne les frères Jacques et Jean-Claude Tramoni, facteurs de métier, en congé durant la période estivale pour les tournées de concerts.

Une nouvelle période artistique s'ouvrit à Jean-Paul Poletti à Sartène. Le temps du chanteur engagé était révolu ; on n'interdisait plus la langue corse à l'école et l'État défendait officiellement

la culture corse.

Il composa de la musique profane, et avant tout des chants sacrés à plusieurs voix ; il écrivit un opéra et remplit les grandes salles à Paris avec ses concerts. Il travailla avec Yehudi Menuhin, et devint membre d'honneur du Royal College of Music de Londres.

De temps en temps, il donne des cours de masterclass, et ses élèves viennent de loin. Il aimerait conserver et transmettre l'héritage culturel corse. C'est ainsi qu'il entend s'engager politiquement ; il a depuis toujours refusé la lutte armée.

Jean-Paul Poletti : « Pour n'importe quelle idée au monde on n'a pas le droit de verser le sang d'un homme. Ça c'est quelque chose qui me répugne. La violence en Corse dure depuis 25 ans. Ça n'est pas du hasard, la violence n'est jamais une génération spontanée. Donc il faut savoir un petit peu qui est responsable : Paris ou les Corses ? Moi je dis que c'est Paris.

Les Corses quelque part, ont envie de se gérer eux-mêmes, ils n'ont pas envie d'avoir toujours la tutelle parisienne au-dessus de leur tête, ils en ont assez des Énarques qui font les plans à leur place.

Ils sont majeurs aujourd'hui, on va passer à l'an 2000, ils sont aussi bien capables de gérer leur avenir. Moi, je ne suis pas séparatiste. Je suis plus autonomiste que séparatiste. Finalement, la vallée d'Aoste est autonome, qui en parle ? Il y a des îles comme Jersey et Guernesey qui sont autonomes. Qui en parle ? Un territoire comme Hambourg, qui en parle ? Toute l'Allemagne fédérale... Bon est-ce que c'est mal ? Moi je pense que c'est bien, très bien. Et la France va être en retard sur tout ça, mais elle va exploser un jour, la France, si elle continue comme ça ! »

Il n'est pas seul à penser de la sorte. On entend le même refrain partout.

Ici les frères Trameni connaissent tout le monde, et placardent la ville de leurs affiches pour le prochain concert. Aucune porte de bistrot ne leur échappe. Ils se déplacent beaucoup, ils militent pour une Corse différente, mais parfois, le passé les rattrape : en Corse, le nom de Poletti s'affiche encore comme un symbole de la résistance politique.

Timecode 24:44 - 28:50

Les Corses et les Français

A Bonifacio, la dernière escale de notre voyage, nous atteignons à nouveau un haut-lieu du tourisme. La Corse se montre sous son côté joyeux et insouciant. Ici, on est habitué aux étrangers, et ici nous tombons enfin sur des Corses qui se sentent Français, corps et âme Français, et qui

savent l'exprimer avec des mots simples - jusqu'à finalement s'empêtrer dans la confusion des sentiments, voir de la terminologie.

Joueurs de cartes : « C'est nationalité française. C'est pas nationalité corse. Nationalité française ! Nationalité française. On est Français de cœur. C'est notre patrie. Mais je suis Corse. »

Question : « Comment ça se fait que je n'ai rencontré que des autonomistes ? »

Joueurs de cartes : « Je ne suis pas autonomiste. On est un peu autonomistes pour certaines choses... Les insulaires... on n'est pas pour certaines bêtises qu'ils font. Il nous faut des choses, on a besoin de finances du gouvernement. »

C'est certainement vrai. Sans les gigantesques subventions de l'État, la Corse ne pourrait pas survivre. C'est pourquoi, personne ne veut réclamer l'entière indépendance de la France. Les Corses misent sur plus d'autonomie et apparemment ils sont sur le bon chemin.

Tandis que les hommes finissent la partie, Jean-Paul Poletti démarre le concert au sommet de la citadelle : un hommage à son pays.